

David Diop

La porte du voyage  
sans retour



ROMAN Seuil



La porte du voyage  
sans retour

## Du même auteur

*1889, l'Attraction universelle*

L'Harmattan, 2012

*Frère d'âme*

prix Goncourt des lycéens et prix Kourouma

Seuil, 2018

et « Points », n° P5072

DAVID DIOP

# La porte du voyage sans retour

ou les cahiers secrets  
de Michel Adanson

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

David Diop est représenté par SFSG Agency

ISBN 978-2-02-148788-6

© Éditions du Seuil, août 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À mon épouse : il n'y a de parole tissée que pour toi et tes rires soyeux.  
À mes enfants bien-aimés, à leurs rêves.  
À mes parents, messagers de sagesse.*





Eurydice – Mais par ta main ma main n'est plus pressée !  
Quoi, tu fuis ces regards que tu chérissais tant !

GLUCK, *Orphée et Eurydice*.  
Livret traduit de l'allemand en français  
par Pierre-Louis Moline  
pour la première datée du 2 août 1774  
au Théâtre du Palais-Royal à Paris



## I

Michel Adanson se regardait mourir sous les yeux de sa fille. Il se desséchait, il avait soif. Ses articulations calcifiées, coquilles d'os fossilisées, ne se dénouaient plus. Tordues comme des sarments, elles le martyrisaient en silence. Il croyait entendre ses organes défaillir les uns après les autres. Des craquements intimes, lui annonçant sa fin, crépitaient faiblement dans sa tête comme au départ du feu de brousse qu'il avait allumé vers le soir, plus de cinquante ans auparavant, sur une rive du fleuve Sénégal. Il avait dû se réfugier très vite sur une pirogue d'où, en compagnie de ses laptots, les maîtres des eaux fluviales, il avait contemplé une forêt entière flamber.

Les *sump*, dattiers du désert, étaient fendus par des flammes environnées d'étincelles jaunes, rouges, bleu irisé, qui virevoltaient autour d'elles comme des mouches infernales. Couronnés de flammèches fumantes, les palmiers rôniers s'effondraient sur eux-mêmes, sans bruit, leur énorme pied entravé au sol. À proximité du fleuve, des palétuviers gorgés d'eau bouillaient avant d'éclater en lambeaux de chair sifflante. Plus loin à l'horizon, sous un ciel écarlate, l'incendie chuintait en lampant la sève des acacias, des anacardiens, des ébéniers, des eucalyptus tandis que ses habitants fuyaient la forêt en geignant de terreur. Rats musqués, lièvres, gazelles, lézards, fauves, serpents de toutes tailles coulaient dans les eaux

obscurcs du fleuve, préférant mourir noyés plutôt que brûlés vifs. Leurs plongeurs désordonnés troublaient les reflets du feu sur la surface de l'eau. Clapotis, vaguelettes, submersion.

Michel Adanson ne croyait pas avoir entendu cette nuit-là la forêt se plaindre. Mais alors qu'il était consumé par un incendie intérieur aussi violent que celui qui avait illuminé sa pirogue sur le fleuve, il soupçonnait que les arbres brûlés avaient dû hurler des imprécations dans une langue végétale, inaudible aux hommes. Il aurait voulu crier, mais aucun son ne parvenait à franchir sa mâchoire tétanisée.

Le vieil homme pensait. Il ne craignait pas sa mort, il déplo-rait qu'elle soit inutile à la science. Dans un dernier élan de fidélité, son corps, qui battait en retraite devant la grande ennemie, lui offrait un décompte presque imperceptible de ses renoncements successifs. Méthodique jusque dans son trépas, Michel Adanson regrettait d'être impuissant à décrire dans ses cahiers les défaites de son ultime bataille. S'il avait eu le moyen de parler, Aglaé aurait pu être sa secrétaire d'agonie. Il était trop tard pour se raconter mourir.

Pourvu qu'Aglaé découvre ses cahiers ! Pourquoi ne les lui avait-il pas légués dans son testament ? Il n'aurait pas dû craindre le jugement de sa fille autant que celui de Dieu. Quand on passe la porte de l'autre monde, la pudeur ne la franchit pas.

Un jour de lucidité tardive, il avait compris que ses recherches en botanique, ses herbiers, ses collections de coquillages, ses dessins disparaîtraient dans son sillage de la surface de la terre. Au cours de l'éternel ressac des générations d'êtres humains qui se suivent et se ressemblent viendrait un homme, ou pourquoi pas une femme, botaniste impitoyable,

qui l'ensevelirait sous les sables d'une science ancienne, révolue. L'essentiel était donc de figurer dans la mémoire d'Aglaé tel qu'en lui-même, et non pas aussi immatériel qu'un fantôme de savant. Cette révélation l'avait frappé le 26 janvier 1806. Très exactement, six mois, sept jours et neuf heures avant le début de sa mort.

Ce jour-là, une heure avant midi, il avait senti son fémur se rompre sous l'épaisseur des chairs de sa cuisse. Un crac étouffé, sans cause apparente, et il s'en était fallu de peu qu'il ne tombe tête la première dans la cheminée. Sans les époux Henry, qui l'avaient rattrapé par la manche de sa robe de chambre, sa chute lui aurait sans doute coûté d'autres contusions et peut-être des brûlures au visage. Ils l'avaient allongé sur son lit avant de partir chacun de leur côté chercher des secours. Et, tandis que les Henry couraient les rues de Paris, il s'était évertué à appuyer fortement le talon de son pied gauche sur le dessus de son pied droit pour étirer sa jambe blessée jusqu'à ce que les os fracturés de son fémur se réajustent. Il s'était évanoui de douleur. À son réveil, peu avant l'arrivée du chirurgien, Aglaé occupait son esprit.

Il ne méritait pas l'admiration de sa fille. Jusqu'alors, l'unique but de sa vie avait été que son *Orbe universel*, son chef-d'œuvre encyclopédique, l'élève au sommet de la botanique. Poursuivre la gloire, la reconnaissance inquiète de ses pairs, le respect de savants naturalistes disséminés partout en Europe, n'était que vanité. Il avait consumé ses jours et ses nuits à décrire minutieusement près de cent mille « existences » de plantes, de coquillages, d'animaux de toutes espèces au détriment de la sienne. Or il fallait bien admettre que rien n'existait sur terre sans une intelligence humaine pour lui

donner un sens. Il donnerait un sens à sa vie en l'écrivant pour Aglaé.

Sous l'effet d'un coup involontaire porté à son âme neuf mois plus tôt par son ami Claude-François Le Joyand, des regrets avaient commencé à le tourmenter. Jusqu'alors, ce n'avait été que des repentirs affluant comme des bulles d'air du fond d'un étang boueux, éclatant sans préavis, ici ou là, à sa surface, malgré les pièges que son esprit avait tendus pour les contenir. Mais durant sa convalescence alitée il était parvenu enfin à les dominer, les emprisonner dans des mots. Et, grâce à Dieu, ses souvenirs s'étaient égrainés en ordre sur les pages de ses cahiers, liés les uns aux autres comme les perles d'un rosaire.

Cette activité lui avait coûté des larmes que les époux Henry avaient mises sur le compte de sa cuisse. Il le leur avait laissé croire et lui procurer tout le vin qu'ils avaient voulu, remplaçant l'eau sucrée qu'il avait coutume de boire par une pinte et demie de chablis par jour. Mais l'ivresse du vin n'atténuait pas le rappel toujours plus éprouvant, au fil de l'écriture de ses cahiers, de son amour éperdu pour une jeune femme dont il avait peine à se remémorer les contours du visage. Ses traits s'étaient comme évaporés dans l'enfer de l'oubli. Comment traduire par de simples mots l'exaltation qu'il ressentait à sa vue cinquante ans auparavant ? Il avait lutté pour que l'écriture la lui restitue intacte. Et cela avait été une première bataille contre la mort qu'il avait cru gagner avant qu'elle ne finisse par le rattraper. Quand elle l'avait retrouvé, il avait fort heureusement achevé la rédaction de ses souvenirs d'Afrique. Clapotis, vague à l'âme, résurrection.

## II

Aglaé regardait son père mourir. À la lueur d'une chandelle posée sur son chevet, petit meuble bas à tiroirs factices, il s'étiolait. Au milieu de son dernier lit de douleurs, il ne restait plus qu'une petite portion de lui. Il était maigre, sec comme du bois de chauffage. Dans la frénésie de son agonie, ses membres osseux soulevaient de proche en proche la surface des draps qui les entravaient, comme s'ils étaient animés d'une vie indépendante. Seule son énorme tête, posée sur un oreiller mouillé de sueur, surgissait du flot de tissu qui engloutissait les pauvres reliefs de son corps.

Lui qui avait porté de longs cheveux roux foncé, noués en catogan par un ruban de velours noir quand il s'endimanchait pour la sortir du couvent et la conduire au Jardin du Roi, le printemps venu, était chauve désormais. Le duvet blanc qui brillait au gré des brusques danses de la chandelle posée sur sa table de chevet ne cachait pas les grosses veines bleues courant sous la surface de la peau fine de son crâne.

À peine visibles sous la broussaille grise de ses sourcils, ses yeux bleus enfoncés dans leurs orbites devenaient vitreux. Ils s'éteignaient, et plus que toutes les autres marques de son agonie, cela était insupportable à Aglaé. Car les yeux de son père étaient sa vie. Il les avait usés à scruter les infimes détails de milliers de plantes et d'animaux de toutes espèces, à deviner

les secrets sinueux du cours de leurs nervures ou de leurs vaisseaux, irrigués de sève ou de sang.

Ce pouvoir de percer les mystères de la vie, qu'il avait gagné en se penchant des jours entiers sur ses spécimens, son regard le portait encore quand il le levait vers vous. Il vous sondait de part en part et vos pensées, même les plus secrètes, les plus microscopiques, étaient vues. Vous n'étiez pas seulement une œuvre de Dieu parmi d'autres, mais vous deveniez l'un des chaînons essentiels d'un grand Tout universel. Habitué à traquer l'infiniment petit, ses yeux vous suspendaient dans l'infiniment grand, comme si vous étiez une étoile tombée du ciel qui retrouvait sa place précise, au côté de milliards d'autres, après avoir cru la perdre.

Désormais refermé sur lui-même par la souffrance, le regard de son père ne racontait plus rien.

Indifférente à l'âcre odeur de sa transpiration, Aglaé se pencha vers lui comme elle l'aurait fait sur une fleur étonnamment fanée. Il essayait de lui parler. Elle regarda de très près ses lèvres bouger, déformées par le passage d'une série de syllabes qu'il balbutiait. Il pinçait les lèvres puis laissait filer entre elles comme un râle. Elle crut d'abord qu'il disait « Maman », mais c'était en fait quelque chose comme « Ma Aram » ou « Maram ». Il l'avait répété sans trêve, jusqu'à la fin. Maram.



### III

S'il était un homme qu'Aglaé haïssait autant qu'elle aurait pu l'aimer, c'était bien Claude-François Le Joyand. Il avait fait paraître, à peine trois semaines après la mort de Michel Adanson, une notice nécrologique tissée de mensonges. Comment cet individu, qui se prétendait l'ami de son père, avait-il pu écrire que ses domestiques avaient été les seules personnes à l'assister pendant les six derniers mois de sa vie ?

Dès que les Henry l'avaient avertie que son père mourait, elle s'était précipitée hors de son domaine en Bourbonnais. Quant à Claude-François Le Joyand, elle ne l'avait pas vu paraître pendant sa longue agonie. Elle ne l'avait pas vu non plus à son enterrement. Et pourtant cet homme s'était autorisé à raconter les derniers jours de Michel Adanson comme s'il avait été présent. L'idée l'avait d'abord traversée que les Henry avaient été les informateurs malintentionnés de Le Joyand. Mais elle s'était repentie de les avoir soupçonnés d'une telle vilénie en se rappelant leurs pleurs silencieux, leurs sanglots étouffés pour ne pas la déranger dans sa peine.

Elle n'avait lu cette notice qu'une seule fois, d'une traite, anxieuse à chaque nouvelle page de trouver une aménité qui n'arrivait jamais, buvant le calice jusqu'à la lie. Non, jamais Le Joyand n'avait pu surprendre un soir d'hiver son père, transi de froid, accroupi devant le maigre feu de sa cheminée,

écrivait à même le sol à la lueur de quelques braises. Non, elle n'avait pas laissé son père dans un dénuement si grand qu'il en aurait été réduit à ne plus se nourrir que de café au lait. Non, Michel Adanson ne s'était pas retrouvé seul face à la mort, sans sa fille auprès de lui, comme cet homme s'était plu à l'inventer.

Cette notice visait, sans qu'elle s'explique pourquoi, à lasser son deuil d'une honte publique irrémédiable. Réfuter les insinuations du soi-disant ami de son père était impossible. Elle n'aurait sans doute jamais l'occasion de lui demander des comptes de sa méchanceté. Peut-être était-ce mieux ainsi.

Les derniers mots de son père sur son lit de mort avaient donc bien été « Ma-Aram », ou « Maram », et non pas cette ridicule petite phrase convenue que lui prêtait Le Joyand dans son abominable notice : « Adieu, l'immortalité n'est pas de ce monde. »

## IV

Petite fille, le bonheur d'Aglé était presque parfait quand son père la conduisait une fois par mois au Jardin du Roi. Là, il lui montrait la vie des plantes. Il avait dénombré cinquante-huit familles de fleurs mais, à hauteur de microscope, aucune n'était semblable à ses sœurs. Sa prédilection pour les bizarreries de la nature, si encline à enfreindre ses propres lois sous une uniformité de façade, l'avait gagnée. Souvent ils avaient couru tous les deux les allées des grandes serres du Jardin du Roi, tôt le matin, une montre à la main, s'émerveillant de l'heure immuable où les fleurs d'hibiscus, quelle que soit leur variété, entrouvraient leur corolle à la lumière du jour. Depuis, grâce à lui, elle savait l'art de se pencher sur une fleur, des jours entiers, pour espionner les mystères de sa vie éphémère.

La complicité qui avait resurgi entre eux à la fin de sa vie rendait encore plus cuisants ses regrets de ne pas savoir qui était véritablement Michel Adanson. Quand elle venait lui rendre visite, rue de la Victoire, avant son fémur brisé et sa chute, elle le trouvait invariablement accroupi, les genoux à hauteur du menton, les mains dans la terre noire d'une serre qu'il avait fait construire au fond de son petit jardin parisien. Il l'accueillait toujours par les mêmes mots, comme pour en faire une légende. S'il se tenait ainsi plutôt qu'assis sur une chaise ou dans un fauteuil, c'était parce qu'il en avait pris

l'habitude au cours des cinq années de son voyage au Sénégal. Elle gagnerait à essayer cette position de repos, même si elle ne lui paraissait pas élégante. Et il le lui répétait comme le font les personnes très âgées accrochées à leurs souvenirs les plus anciens, s'amusant aussi, sans doute, à relire dans ses yeux les vies qu'elle lui avait rêvées quand elle était petite fille, les rares fois où il lui avait raconté des bribes de son voyage en Afrique.

Aglaré était toujours surprise de bonne foi par la différence des images que les rituels de parole de son père avaient le pouvoir de créer dans son esprit. Lui ne semblait jamais se lasser de recourir à ces mots identiques qui faisaient naître dans le regard de sa fille des tableaux idylliques de sa jeunesse. Tantôt elle l'avait imaginé beaucoup plus jeune, allongé sur un berceau de sable chaud, entouré de Nègres se reposant comme lui à l'ombre de ces grands arbres appelés kapokiers. Tantôt elle l'avait vu, encerclé des mêmes Nègres en costumes chamarrés, réfugié avec eux dans le creux immense du tronc d'un baobab pour se préserver de la canicule africaine.

Cette circulation de souvenirs imaginaires, indéfiniment réactivée par des mots-talismans comme « sable », « kapokier », « fleuve Sénégal », « baobab », les avait, un moment, rapprochés. Mais pour Aglaré cela n'avait pas suffi à compenser tout le temps qu'ils avaient perdu à s'éviter. Lui, parce qu'il ne trouvait pas une minute à lui consacrer ; elle, en représailles de ce qu'elle avait perçu comme un défaut d'amour.

Quand elle était partie avec sa mère, à l'âge de seize ans, pour un séjour d'un an en Angleterre, Michel Adanson ne lui avait adressé aucune lettre. Il n'en avait pas eu le temps, prisonnier volontaire d'un de ces rêves d'encyclopédie du siècle des philosophes. Mais si Diderot et d'Alembert, ou plus tard

Panckoucke, s'étaient entourés d'une centaine de collaborateurs, son père avait exclu qu'un autre que lui rédige les milliers d'articles de son chef-d'œuvre. À quel moment avait-il cru possible de démêler ces fils, cachés dans l'immense écheveau du monde et censés relier tous les êtres par de subtils réseaux de parenté ?

L'année même de son mariage, il avait commencé à calculer le temps vertigineux nécessaire à l'achèvement de son encyclopédie universelle. Prévoyant, selon une « estimation haute », que s'il mourait à soixante-quinze ans, il lui resterait trente-trois ans et que, à raison de quinze heures de travail par jour en moyenne, cela ferait cent quatre-vingt mille six cent soixante-quinze heures de temps utile. Il avait vécu dès lors comme si chaque minute d'attention qu'il accordait à son épouse et à sa fille l'arrachait à un labeur qui n'aboutirait jamais à cause d'elles.

Aglaé s'était donc cherché un autre père, qu'elle avait trouvé en Girard de Busson, l'amant de sa mère. Et si la nature avait pu les fondre, lui et Michel Adanson, pour en faire un seul homme, cette greffe humaine aurait frôlé la perfection à ses yeux.

Sans doute sa mère avait-elle pensé la même chose. C'est elle, Jeanne Bénard, beaucoup plus jeune que Michel Adanson, qui avait souhaité se séparer de lui, bien qu'elle en soit toujours amoureuse. Son époux avait reconnu volontiers, devant notaire, qu'il lui était impossible d'accorder du temps à sa famille. Ces paroles sincères, mais cruelles, avaient fait souffrir Jeanne, qui, par dépit, les avait rapportées à sa fille, malgré ses neuf ans. Et, quand, encore petite, elle avait appris qu'un de ses livres s'intitulait *Familles des plantes*, Aglaé s'était dit, pleine

d'amertume, que les plantes étaient bien l'unique famille de son père.

Autant Michel Adanson était petit et sec de constitution, autant Antoine Girard de Busson était grand et fort. Autant le premier pouvait devenir soudain taciturne et désagréable en société, autant le second, qu'Aglaré appelait « Monsieur » dans l'intimité de l'hôtel particulier où il les avait recueillies, elle et sa mère, après le divorce de ses parents, était sociable et enjoué.

Connaisseur de l'âme humaine, Girard de Busson n'avait pas essayé de supplanter dans son cœur de petite fille, puis de jeune fille, Michel Adanson qu'il avait même persisté à aider dans son projet mythique de publication, malgré les refus souvent peu courtois du savant misanthrope.

Contrairement à Michel Adanson, qui semblait ne s'être jamais soucié ni de ses mariages ni de ses petits-enfants, Girard de Busson s'était évertué à la rendre heureuse. C'était à lui qu'Aglaré devait la dot qu'elle avait apportée à ses deux malheureux maris et surtout le château de Balaine, qu'il avait acheté pour elle en 1798. Mais, par une étrange confusion de ressentiments, elle lui avait parfois mené la vie dure. Girard de Busson avait patiemment supporté son acrimonie et ses injustices, paraissant même content qu'elle le traite aussi mal, comme s'il voyait dans ses caprices et ses colères des preuves d'amour filial, lui qui n'avait pas eu d'enfants.

Pour laver, par le mariage de sa fille, le déshonneur attaché à son divorce, sa mère avait tenu à lui faire épouser, alors qu'elle n'avait que dix-sept ans, Joseph de Lespinasse, un officier conventionnel, qui avait eu la mauvaise idée, au soir de leurs noces, de s'attaquer à sa virginité *manu militari*. Quand ils s'étaient retrouvés dans leur chambre nuptiale, cet homme

l'avait irrémédiablement dégoûtée de lui. La gorge serrée, pensant qu'elle partagerait son émoi, il lui avait chuchoté à l'oreille qu'il voulait la posséder *more ferarum*, à la mode des bêtes sauvages. L'aveu très cru de son désir en latin d'Église l'avait moins heurtée que la façon brutale dont il avait tenté de lui inculquer sa passion. Mais il s'était repenti de ses violences car elle avait su défendre son corps au détriment du sien. Joseph de Lespinasse, papillon de nuit, n'était plus sorti de chez eux une semaine durant, pour cacher au public l'hématome violacé qui ornait le pourtour de son œil droit. Elle avait obtenu leur divorce sans difficulté, à peine un mois plus tard.

Aglaé n'avait pas été plus heureuse avec Jean-Baptiste Doumet, sous-lieutenant d'un régiment de dragons devenu négociant à Sète. Le seul mérite de son second mari était de lui avoir fait deux fils dans le strict respect des règles d'une procréation sans passion. S'il avait eu des goûts particuliers en matière d'amour, ce n'était pas avec elle qu'il les avait pratiqués. Peut-être les réservait-il à ses maîtresses d'un jour, qu'il ne s'était plus soucié, peu après leur mariage, de lui cacher ?

Elle redoutait de ne jamais être heureuse. Le sentiment que le bonheur en amour ne pouvait être que de la littérature l'attristait. Et, bien qu'elle ait assez vécu pour ne plus se laisser bercer d'illusions sentimentales, elle espérait encore, même après deux mariages ratés, trouver l'homme de sa vie au premier regard. Sa foi dans l'Amour la mettait en colère contre elle-même. Elle était comme ces athées qui craignent de succomber à la tentation de la croyance en Dieu le jour de leur mort. Elle maudissait le dieu Amour sans jamais réussir à le renier tout à fait.

Alors, quand Girard de Busson, qui la voyait triste et mélancolique, lui avait annoncé l'achat du château de Balaine et sa visite programmée un mois plus tard, elle s'était ranimée. Elle avait pensé, sans même l'avoir vu, que ce château serait sa boussole. Les hommes, les plantes et les animaux y vivraient en harmonie. Balaine serait son âge d'or personnel, un chef-d'œuvre intime qui ne serait lisible que par elle-même. Elle seule saurait déchiffrer, sous son ordonnancement final, les étagements d'espoir et les fulgurances d'enthousiasme qu'il lui aurait coûtés. Elle y chérirait même ses désillusions.



## V

Situé non loin de la ville de Moulins, aux marches du Bourbonnais, le château de Balaine jouxtait le petit village de Villeneuve-sur-Allier, peuplé d'un peu moins de sept cents âmes. La première fois que Girard de Busson l'y avait emmenée, ils n'étaient que deux. Heureux de se retrouver seul à Paris, Jean-Baptiste, son second mari, n'avait pas souhaité l'accompagner tandis qu'Émile, leur fils aîné, trop petit encore pour un tel voyage, avait été laissé aux bons soins de Jeanne, sa grand-mère.

Installés dans la luxueuse voiture de Girard de Busson, qui était tractée par quatre chevaux conduits depuis toujours par Jacques, le cocher de la famille, ils avaient quitté la maison à l'aube du 17 juin 1798. L'hôtel particulier de Girard de Busson se trouvait rue du Faubourg-Saint-Honoré, non loin de la folie Beaujon. Ils avaient donc franchi la Seine par le pont de la Concorde. Mais, après avoir traversé le faubourg Saint-Germain, Jacques avait choisi de piquer vers le sud puis vers l'est, pour longer l'ancien mur des fermes, de barrière en barrière. Il voulait éviter de traverser les faubourgs populaires de Saint-Michel, Saint-Jacques et surtout Saint-Marcel, d'où ils auraient pu aussi rejoindre la barrière d'Italie par la rue Mouffetard. La berline de Girard de Busson faisait étalage de richesse. À l'époque du Directoire, le petit peuple de Paris,

déjà nostalgique de la Révolution, était encore susceptible et inflammable.

Au-delà de la barrière d'Italie s'ouvrait le grand chemin du roi, rebaptisé du temps de l'Empereur la « route impériale numéro huit », qui reliait Paris à Lyon. Aglaé était rarement sortie de Paris par la route du Bourbonnais. Au plus loin, elle s'était arrêtée à Nemours, où les Parisiens de la bonne compagnie aimaient à passer le dimanche, dès les beaux jours du printemps, paradant dans leurs cabriolets décapotables.

Elle avait commencé le long voyage vers le château de Balaine les yeux mi-clos, pour s'examiner elle-même. Assise dans le sens contraire de la marche, face à Girard du Busson qui respectait en silence son semblant d'assoupissement, elle ne prêtait pas attention au paysage qui défilait lentement derrière les vitres de la berline, se laissant bercer par le roulis de la voiture. Peu à peu, dans la semi-pénombre de l'aube, elle s'était imaginé que les craquements des ressorts de la voiture, associés aux pas étouffés des chevaux, figuraient le chuintement du vent dans les voiles et le grincement des cordages d'un navire presque arrêté aux confins de l'Atlantique. Puis, soudain, la clarté qui envahissait par l'est l'intérieur de la voiture s'était éteinte, comme si, renversant le cours habituel du temps, la nuit revenait sur ses pas. Une vague lumière glauque s'était abattue sur eux, l'engloutissant dans un demi-sommeil propice aux rêves éveillés. Ils venaient de passer le carrefour de l'Obélisque et s'enfonçaient doucement sur la route rectiligne traversant la forêt de Fontainebleau.

Elle était debout sur le pont d'un navire ailé de grandes voiles blanches. Sous ses pieds, le bois était brûlant. Au-dessus d'elle, un de ces crépuscules de nuages bleus, orange et verts,

sa sœur ! Makou Lapoule jurait que sa grande sœur avait eu le temps de le lui raconter avant qu'on ne les sépare dès le départ du bateau pour l'enfer. Il avait huit ans et elle douze. Il n'avait rien oublié. Et il répétait de sa voix éraillée, quand il était ivre, qu'il n'aurait pas dû s'accrocher tout bébé aux cheveux rouges du Blanc, que c'était pour ça qu'il était devenu esclave. Les cheveux rouges, c'était la marque du démon.

Les autres se moquaient de lui, mais moi, Madeleine, je ne riais pas à leur façon. Je riais pour ne pas pleurer des délires d'Orphée.